

## Pour oublier la fée des horloges

Jean-François Beauchemin, *Comme enfant je suis cuit*, Éditions Québec Amérique, 1998

Fabienne Boucher

Volume 40, numéro 6 (240), décembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Boucher, F. (1998). Compte rendu de [Pour oublier la fée des horloges / Jean-François Beauchemin, *Comme enfant je suis cuit*, Éditions Québec Amérique, 1998]. *Liberté*, 40(6), 148–150.

FABIENNE BOUCHER

**POUR OUBLIER LA FÉE DES HORLOGES**

*Jean-François Beauchemin, Comme enfant je suis cuit, Éditions Québec Amérique, 1998.*

Les petits livres et les personnages qui les habitent, c'est connu, ont souvent beaucoup de choses à nous dire. Ainsi en est-il de Jérôme Des Ruisseaux, treize ans, protagoniste du premier roman de Jean-François Beauchemin, *Comme enfant je suis cuit*.

C'est dans un HLM miteux que Jérôme vit avec sa mère prostituée et son demi-frère Jules qui a douze ans de moins que lui. Timidement, le garçon avoue que l'arrivée du bébé n'a pu le laisser indifférent; des musiques ont jailli dans sa tête et, bien malgré lui, son armure est tombée. Pendant longtemps, il y eut aussi Scotch le chien qui console de tout quand votre père est parti trop tôt à la suite d'un accident. C'est sans compter Joëlle, la petite voisine du rez-de-chaussée, rencontrée un jour dans l'escalier qui mène sur le toit. Son sourire, à lui seul, pourrait remplacer la chorale et l'orgue de l'église. À douze ans, elle est sa presque sœur dans le malheur puisqu'à peine née, la mort lui a ravi sa mère. Joëlle et Jérôme. Jérôme et Joëlle. Avec des prénoms qui valsent, ces deux-là, on le devine, seront amis pour longtemps.

Au sortir de l'enfance, la vie est rarement banale. Parfois pleine de tourments, parfois pleine d'absurdités

ou d'étranges bonheurs, mais rarement banale. Jérôme connaîtra tour à tour les affres des heures grises et les envolées vers le doux et le joyeux. Il est de ceux qui observent, s'interrogent, s'inquiètent. Comment faire autrement lorsque vous avez déjà épuisé « toute la ration d'insouciance qui vous est fournie au départ avec la naissance » (p. 17)? S'il n'a ni la rage ni la hargne de la Bérénice de Ducharme, Jérôme fait preuve d'une même lucidité devant le grand cirque du monde. Toujours il se questionne. Pourquoi les gens courent-ils sans cesse d'un côté et de l'autre? Pourquoi veulent-ils à tout prix se tailler une place « dans ce monde pourri où on ne vous demande plus que travailler travailler travailler » (p. 88)? Pourquoi trouvent-ils normal « de passer plus de temps à besogner qu'à être gentil les uns envers les autres » (p. 88)? Certes, la vie décide parfois à votre place mais en attendant il faut en faire à sa tête et tant mieux si on peut « donner un sacré coup de pied dans les rotules de l'ennui » (p. 52).

Jérôme voudrait célébrer la douceur de vivre et le temps qui passe (lentement si on cesse de courir après lui). Mais cela est-il possible lorsque votre famille est pleine de trous, que vous n'êtes pas doué pour la conversation, que vous vous bagarrez avec la politesse et que vous êtes atteint du réflexe du gangster? Il salue pourtant la gentillesse des chiens, le rire des mères et le soleil qui entre à joyeux flots dans les cuisines. Entre une allusion à Saint-Exupéry et une théorie sur le mariage, il réfléchit. À Dieu qui est peut-être mort, à l'amour qui « vous saute sur le dos comme un lâche » (p. 110), à la mémoire métabolique qui n'oublie rien et aux rêves « qui vous freinent dans votre course vers la vieillesse et la mort » (p. 17). Et peut-être à tout ce qui est possible si on veut bien se donner la peine de l'imaginer.

Jean-François Beauchemin, lui, a voulu imaginer les portes qui s'ouvrent sur les toits. En les franchissant, certains découvrent des phares qui brillent dans la nuit,

d'autres, des nuits sans lune, noires comme des fours. Jérôme y croise des anges penchés sous un capot, le visage couvert de cambouis. Certains font des rencontres un peu particulières dans la vie. Cela s'est vu.

Entrer dans le roman de Jean-François Beauchemin, c'est découvrir le plaisir d'une écriture inspirée du langage parlé, une parole qui se construit, un tantinet frondeuse, un tantinet rebelle. Ici, pas une seule virgule ne se pointe, les mots coulent à leur gré, jamais entravés. Le lecteur, à son tour, leur insufflera sa propre pulsation. Comme Jérôme qui doit trouver tout seul les ponctuations qui vont rythmer son existence.

Entrer dans ce livre, c'est peut-être oublier que le temps passe et que la fée des horloges ne fait pas de cadeaux, c'est s'attarder dans la lenteur et le brouhaha de l'enfance. C'est rougir de nos incrédulités et froncer les sourcils devant la bêtise. C'est apprendre à se taire quand les conversations nous ennuiant et faire la grimace à l'insignifiance. C'est s'arrêter devant les fissures du trottoir pour y trouver, comme Jérôme, le dessin d'une étoile.

De sa plume déliée, Jean-François Beauchemin voulait-il nous aider à trouver les portes qui donnent sur nos toits, qui s'ouvrent sur des ciels étoilés et un ou deux rêves pas trop effilochés ? Ma foi, je crois qu'il a réussi.